

La partition de l'opéra des *Huguenots* n'est pas du nombre de celles dont on apprécie le mérite du premier coup, et qu'on juge en dernier ressort à une première audition. Une œuvre comme celle de Meyer-Beer [Meyerbeer], aussi consciencieusement élaborée, et dans laquelle les deux grandes écoles musicales de l'Europe se trouvent réunies pour lutter de toute la puissance de leurs qualités spéciales, vaut la peine qu'on y revienne à plusieurs fois, pour en analyser toutes les beautés. Le grand compositeur, à qui nous devons ce dernier chef-d'œuvre, et qui s'était élancé du fond de l'Allemagne sur les traces de Paësiello [Paisiello] et de Rossini, ces deux princes de la mélodie pour produire le *Crociato* [*in Egitto*], a voulu prouver cette fois qu'il ne désertait pas les drapeaux des savans harmonistes de son pays, et pour apaiser les mânes irritées de Mozart et de Weber, il a donné à la science dans les *Huguenots*, tout ce que le génie des combinaisons de l'art pouvait produire de plus poétique. Sans rien sacrifier de l'expression dramatique dans le chant, il a porté les effets d'orchestre au degré le plus élevé; cette œuvre de synthèse musicale a été conçue dans les proportions d'une si belle harmonie, les deux grandes puissances de l'art, la mélodie et l'harmonie, concourent si parfaitement l'une et l'autre à l'effet général de l'ouvrage, qu'on serait embarrassé de dire si le chant a été inspiré dans les intérêts de l'orchestre, ou si l'orchestre a été combiné pour faire valoir le chant.

A la première représentation, les trois premiers actes, soit qu'ils n'eussent pas été bien compris, soit qu'ils ne fussent pas dans une proportion favorable, n'avaient pas été généralement appréciés. Le public impatient et jugeur d'un premier jour, n'avait pas goûté généralement le ton léger, le vague de tant de gracieux motifs qui se perdaient dans les folies de l'orgie et dans les rêveries amoureuses de jeunes femmes de la cour, au milieu des solitudes d'un parc; il avait trouvé quelque bizarrerie dans l'originalité de ces chansons huguenotes, dans ces refrains soldatesques jetés au milieu d'un sujet grave, et dans la mysticité du chant de Luther, dont on n'avait pu encore deviner la pensée intelligente dans l'économie de la partition: une seconde et une troisième représentations ont suffi pour faire entrer dans l'esprit des auditeurs tout ce qu'il y a de savant et d'admirable dans cette grande composition. On a senti qu'il fallait laisser au génie du musicien la faculté de préparer les grands effets dramatiques de ses deux derniers actes, par le contraste habile de ce que la grâce a de plus séduisant, la gaîté de plus entraînant et la religion de plus solennel, pour arriver aux terribles inspirations tragiques qui jettent tant d'intérêt et de terreur sur le 4^e et le 5^e actes, dans lesquels le musicien a laissé si loin derrière lui le poète. Quelques coupures adroitement faites ont rendu les trois premiers actes plus rapides, et tous les morceaux en sont à présent entendus avec plaisir. Nous avons déjà rendu hommage à la beauté de l'air de Mme Dorus, à la verve entraînante du chant de l'orgie; aujourd'hui nous ajouterons qu'au troisième acte, le chœur à trois rentrées, des huguenots, si puissamment renforcé par l'intervention des étudiants et par les cris de fureur des femmes huguenotes et catholiques, produit un des plus larges effets de masse de voix, qu'il y ait au théâtre.

Il y a dans toute la scène de la conspiration, au 4^e acte, une puissance de férocité, une énergie de fanatisme, où l'on n'aurait jamais

imaginé que la musique pût arriver. Quant à l'admirable duo qui termine l'acte, morceau capital qui peut être cité comme modèle d'expression dramatique, et dans lequel l'auteur a rassemblé toutes ses plus belles inspirations tragiques, l'enthousiasme et l'émotion du public à chaque représentation, en disent plus que tout ce que nous pourrions ajouter pour en analyser le mérite et le succès. Nourrit et Mlle Falcon y sont au-dessus de tout éloge, et quoique nous ne soyons pas partisans de ces ovations vulgaires, de ces *redemandages* de convention qui le plus souvent ne sont que la honte de l'art, nous sommes forcés de convenir cependant que dans cette occasion elles ne sont qu'un juste hommage rendu par le public en masse aux deux plus beaux talens de notre scène lyrique. Nous désirerions seulement que ces hommages dont nous concevons aisément toute l'impatience, ne fussent pas rendus après le 4^e acte; il faut laisser au dilettantisme italien, qui attache peu d'importance à l'illusion théâtrale et à l'intérêt du drame, ces rappels d'acteurs après chaque scène. En France, le goût de l'art veut que le personnage ne redevienne l'acteur qu'à la fin de la pièce et après la chute du rideau; alors seulement Raoul et Valentine ont disparu, c'est Nourrit et Mlle Falcon qu'on applaudit et qu'on récompense. C'est manquer de tact et c'est nuire à l'effet de la représentation, que de forcer deux acteurs à reparaitre, quand l'un est censé dans l'entracte combattre à côté de ses compagnons d'armes, et que l'autre doit être encore évanoui sur le parquet de son appartement.

Après avoir rendu justice au talent qu'ont déployé, dans les *Huguenots*, tous les acteurs qui chantent dans cet ouvrage et avoir cité au premier rang de ceux qui en font le succès après Nourrit et Mlle Falcon, Levasseur et Mme Dorus Gras, qui ont une si belle part dans le mérite de l'exécution, il nous reste à témoigner notre étonnement que l'Opéra ait renoncé à orner cet ouvrage de tout ce que la danse peut y jeter d'éclat et d'agrément. Les divertissemens, car à peine peut-on donner ce nom à quelques évolutions de masses de danseurs et à un simple pas de Bohémienne, auraient dû avoir plus d'importance; c'était un moyen de laisser reposer le spectateur de tant de beautés musicales, qui arrivent coup sur coup et sans interruption, pendant cinq actes; la grâce et le talent de mesdames Noblet et Fitz-James eût brillé à coup-sûr dans quelques danses originales de l'époque, et l'on eût vu avec plaisir les demoiselles Elssler danser une sarabande ou un passe-pied à la mode, aux noces de Marguerite de Valois ou aux fêtes de l'hôtel de Nevers. C'est une lacune qu'on peut encore remplir, et qui doit compléter les agrémens de cet opéra.

Le développement que nous avons donné à l'examen du poème dans notre premier article, ne nous a pas permis de parler convenablement de la mise en scène qui joue un si grand rôle dans l'opéra des *Huguenots*. Cette partie a été traitée par M. Duponchel avec ce goût et cette intelligence de l'art qui lui ont acquis une réputation dans ce genre depuis qu'il dirige la scène de l'Opéra, tant pour le compte de M. Vérone, de si magnifique mémoire, que pour le sien. On n'apprendra pas sans surprise que plus de 500 costumes, tous d'une richesse royale, sont employés dans cet ouvrage, et que tous, depuis le pourpoint de Raoul de Nangis jusqu'à la plus petite pièce de l'armure des soldats huguenots, ont été copiés et

dessinés avec le soin le plus scrupuleux et étudiés sur les plus beaux tableaux du temps. Ces costumes, ajustés avec beaucoup d'art et de soins tant pour la forme que pour la couleur jettent un grand éclat sur l'ouvrage. Le scrupule de la vérité est poussé si loin, que l'artiste le plus érudit aurait peine à trouver la moindre chose à reprendre dans la forme d'un fer de lance, dans la coupe des manteaux, dans la dimension des hauts-de-chausses, dans l'élégance des toques, ou dans le dessin des rapières et des dagues. Cette exactitude du costume ajoute un grand mérite à l'ensemble de la représentation, et si la masse du public ne se rend pas compte du charme qu'il y trouve, il n'est pas moins vrai que l'amateur apprécie un pareil mérite et en sait gré au directeur dans l'intérêt de l'art.

Les décorations sont dignes de l'ouvrage. Sur les sept dont se compose la mise en scène, quatre sont d'un mérite capital. Il est impossible de rien voir de plus frais et de plus brillant que la vue du château et des jardins de Chenonceaux; composition gracieuse, effets piquans de lumière, transparence des eaux, rien ne manque à ce ravissant paysage, auquel l'architecture et la position si pittoresque du château ajoutent tant de charme. La salle du Louvre où se fait la conspiration, peinte avec intention dans des tons sombres, est empreinte du caractère des ameublemens du seizième siècle; c'est une heureuse imitation des belles salles de Fontainebleau. La superbe galerie de la Renaissance, où se donne le bal, est de la plantation la plus pittoresque; la lumière y est disposée avec une entente admirable des effets d'optique, et l'architecture est du style élevé des plus beaux palais d'Italie. La vue du vieux Paris est un miraculeux tableau d'une harmonie de tons et d'une suavité d'effets des plus remarquables. C'est la pureté d'une belle nuit, avec son ciel étoilé, son atmosphère calme et la majesté des eaux de la Seine éclairées par les feux du firmament. Il faut féliciter les peintres habiles à qui nous devons ce magnifique tableau, d'avoir évité le charlatanisme banal des clairs de lune et d'avoir réussi, par la seule science du clair-obscur. Dans les décorations de l'opéra des *Huguenots*, MM. Séchant [Séchan], Feuchères [Feuchère], Ditierle [Diéterle] et Duplainchein [Despléchin], se sont montrés dignes de fournir une brillante carrière sur un théâtre que notre Cicéni [Ciceri] illustra pendant vingt ans par la magie de son pinceau.

Une riche litière de velours rouge, étincelante d'or et de broderies, et // 2 // éclairées par un nombre prodigieux de lanternes, vient, à la fin de la pièce, porter une grande masse de lumière sur le théâtre, resté sombre jusqu'alors. Cette litière est censée renfermer Catherine de Médicis, venant parcourir le champ du massacre de la Saint-Barthélemy. M. de Montalivet n'a pas voulu être en reste avec M. Thiers, son prédécesseur, et a pris en main, à son tour, les intérêts de la royauté, insultée par cette barbare apparition royale dans un lieu de carnage. Le directeur de l'Opéra a reçu l'ordre de supprimer sa litière: une longue négociation a été entamée pour la conserver; M. Duponchel a prétendu que la question d'art devait rester en dehors de la question politique, et que sa litière était indispensable pour l'effet de sa décoration. Le ministre lui a répliqué que la mémoire de Catherine de Médicis lui était plus chère que la réputation d'un décorateur; M. Duponchel a soutenu qu'il lui fallait un *repoussoir*; M. de Montalivet a déclaré qu'il ne tolérerait pas Catherine de Médicis en

présence de ses victimes. Enfin, après une grande heure de discussion, on a décidé que la litière traverserait le théâtre, mais que les rideaux en seraient fermés avec soin, et qu'elle serait seulement tolérée *comme point lumineux*. Voilà une décision qui caractérise un ministre, qui sait protéger à la fois les décorations d'opéra et les reines de France.

Après avoir parlé assez longuement des *Huguenots*, qui assurent un long avenir de prospérité à l'Opéra et qui s'annoncent avec tous les caractères de la vogue la plus soutenue, disons, sans sortir de l'Opéra, quelques mots, dans l'intérêt des pauvres du 2^e arrondissement, du bal de la Mi-Carême, qui, selon toute apparence, jettera dans leur tronc une recette de 40 mille billets de loterie à 25 centimes. Les lots, qui seront cette fois très nombreux, sont augmentés de plusieurs jolis dessins et de plus de trois autographes, au nombre desquels on remarquera ceux de nos plus grandes illustrations littéraires et artistiques. Si quelques grands poètes et quelques grands écrivains se sont distingués par de curieux échantillons de leurs vers et de leur prose; dans leur genre, des artistes se sont empressés d'offrir des choses non moins précieuses. Ainsi, Mme Damoreau a donné une romance inédite de sa composition; Rossini, une cavatine composée exprès pour cette solennité; Lablache, une *canzonetta* napolitaine, et Rubini un recueil de ses plus jolis points d'orgue. Tout cela doit donner un grand attrait à la loterie des *allegri*. Du reste, cette idée d'une loterie d'autographes a, sinon le mérite de la nouveauté, du moins l'avantage d'être imitée d'une loterie du même genre qui eut lieu à Londres dans une soirée que M. Browmell [sic.] donna il y a une quarantaine d'années à son ami le prince de Galles. Pendant la soirée, on apprit qu'un riche brasseur de Londres venait d'être ruiné par un incendie: pour lui procurer quelques secours, Brumell [sic.] imagina de faire une loterie d'autographes de gens célèbres qui se trouvaient à cette soirée. Le prince de Galles donna l'exemple en offrant un billet doux qu'il trouva dans sa poche, et qu'il venait d'écrire à la marquise de C.....; le colonel Lennox offrit le cartel qu'il avait reçu quelques jours auparavant du duc d'York; Shéridan, un billet d'auteur pour sa comédie *the School for Scandale* [*School for Scandal*]; Mme Siddons, le fameux passage de lady Macbeth: *Here's the smell, of the blood still*, écrit derrière quelques lignes de Shakspeare [Shakespeare]; Pitt donna un fragment de son premier discours au parlement, le banquier Goutts un chack de mille livres sterlings sur sa caisse; la célèbre Georgina, la belle et spirituelle duchesse de Devonshire, le dernier billet qu'elle avait reçu du duc de Lauzun, daté de la Conciergerie, le jour de son exécution; et le peintre Reynolds un croquis de la figure de Garrick, dessiné au crayon sur son lit de mort. Ces curieux autographes et quelques autres de Fox, de Burke, etc., furent mis aux enchères, et rapportèrent dans la soirée plus de 4 mille livres sterlings.

C'est de cette soirée que date, en Angleterre, la mode des autographes, qui s'est depuis répandue dans toute l'Europe, où l'on compte à présent des collections de ce genre, si précieuses et si complètes que plusieurs sont évaluées plus de deux cent mille francs. Il y aura dans l'ensemble des autographes qui seront mis en loterie jeudi prochain, au bal de la mi-carême, de quoi commencer une très belle collection.

LA QUOTIDIENNE, 7 mars 1836, pp. 1-2.

Journal Title:	LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	
Calendar Date:	7 MARS 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
Subtitle of Article:	2 ^e et 3 ^e représentations des Huguenots; – mise en scène, – Bal de la Mi-Carême
Signature:	J. T.
Pseudonym:	
Author:	Jean-Toussaint Merle
Layout:	Front-page feuilleton
Cross reference:	LA QUOTIDIENNE, 2 mars 1836, pp. 1-3; LA QUOTIDIENNE, 22 avril 1836, pp. 1-3 ; LA QUOTIDIENNE, 9 mai 1836, p. 1.